



# Cours de Communication Professionnelle

ESGI – 4<sup>ème</sup> année

Support 1 : textes

Frédéric Petitjean  
[frederic.petitjean@acte-enjeu.fr](mailto:frederic.petitjean@acte-enjeu.fr)

## Sommaire

Horace, de Corneille.....	3
Le Cid, de Corneille.....	4
Ruy-Blas, de Victor Hugo.....	5
L'avare, de Molière.....	6
On ne badine pas avec l'amour, d'Alfred de Musset.....	7
Juste la fin du monde, de Jean-Luc Lagarce.....	8
Colloque sentimental, de Paul Verlaine.....	9
Demain dès l'aube, de Victor Hugo.....	10
Pour faire le portrait d'un oiseau, de Jacques Prévert.....	11
Le cancre, de Jacques Prévert.....	12
Je t'aime, de Paul Eluard.....	13
Qu'en avez-vous fait ? de Marceline Desbordes-Valmore.....	14
Le corbeau et le renard.....	15
Si.....	16
La quête, de Jacques Brel.....	17
Hymne à l'amour, d'Edith Piaf.....	18
Météo.....	19
Flash d'actualité.....	20

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !  
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !  
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !  
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés  
Saper ses fondements encore mal assurés !  
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,  
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;  
Que cent peuples unis des bouts de l'univers  
Passent pour la détruire et les monts et les mers !  
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,  
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !  
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux  
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !  
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,  
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,  
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Horace – Acte IV, Scène 5 – Corneille (1606-1684)

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,  
Les plus épouvantés reprenaient de courage !

(...) Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;  
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
Les Maures et la mer montent jusques au port.  
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;  
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, et tous en même temps  
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.  
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;  
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,  
L'épouvante les prend à demi descendus ;  
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.

(...) Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,  
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,  
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
À se rendre moi-même en vain je les convie :  
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas ;  
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,  
Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.  
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;  
Et le combat cessa faute de combattants...

*Le Cid – Corneille (1606 – 1684)*

Bon appétit, messieurs ! – O ministres intègres,  
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon  
De servir, serviteurs qui pillez la maison !  
Donc vous n’avez pas honte et vous choisissez l’heure,  
L’heure sombre où l’Espagne agonisante pleure !  
Donc vous n’avez ici pas d’autres intérêts  
Que d’emplir votre poche et vous enfuir après !  
Soyez flétris, devant votre pays qui tombe,  
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe !  
Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.  
L’Espagne et sa vertu, l’Espagne et sa grandeur,  
Tout s’en va.

[...]

L’Etat s’est ruiné dans ce siècle funeste,  
Et vous vous disputez à qui prendra le reste !  
Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,  
Qui s’est couché dans l’ombre et sur qui vous vivez,  
Expire dans cet antre où son sort se termine,  
Triste comme un lion mangé par la vermine !  
Charles Quint ! Dans ces temps d’opprobre et de terreur,  
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?  
Oh ! Lève-toi ! Viens voir ! – Les bons font place aux pires.  
Ce royaume effrayant, fait d’un amas d’empires,  
Penche... Il nous faut ton bras ! Au secours, Charles Quint !  
Car l’Espagne se meurt, car l’Espagne s’éteint !

Ruy Blas – Acte III – Scène 2 – Victor Hugo (1802-1885)

Au voleur ! Au voleur ! A l'assassin ! Au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête ! Rends-moi mon argent, coquin... (*Il se prend lui-même par le bras.*) Ah ! C'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! On m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde : sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? Que dites-vous ? Ce n'est personne...

L'avare – Acte 4, Scène 7 – Molière (1622 – 1673)

Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards,  
hypocrites, orgueilleux et lâches ;  
toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses,  
curieuses et dépravées ;  
mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union  
de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.  
On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent  
malheureux ; mais on aime,  
et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne en  
arrière ; et on se dit : “ J'ai souffert souvent, je me suis trompé  
quelquefois, mais j'ai aimé.  
C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon  
orgueil et mon ennui. ”

On ne badine pas avec l'amour – Acte II – Scène V  
Alfred de Musset (1810 – 1857)

Plus tard, l'année d'après  
– j'allais mourir à mon tour –  
j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,  
l'année d'après,  
de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,  
de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini, l'année d'après,  
comme on ose bouger parfois,  
à peine,  
devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou  
commettre un geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait  
aussitôt,  
l'année d'après,  
malgré tout,  
la peur,  
prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,  
malgré tout,  
l'année d'après,  
je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire  
le voyage,  
pour annoncer lentement, avec soin, avec soin et précision  
– ce que je crois –  
lentement, calmement, d'une manière posée  
– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas  
toujours été un homme posé ?,  
pour annoncer,  
dire,  
seulement dire,  
ma mort prochaine et irrémédiable,  
l'annoncer moi-même, en être l'unique messenger,  
et paraître  
– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et  
depuis le plus loin que j'ose me souvenir –  
et paraître pouvoir là encore décider,  
me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-  
là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis),  
me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de  
moi-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

Juste la fin du monde – Prologue – Jean-Luc Lagarce (1957-1995)



Dans le vieux parc solitaire et glacé,  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne ?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? - Non.

Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignions nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Colloque sentimental – Paul Verlaine (1844 – 1896)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Demain dès l'aube – Victor Hugo (1802 – 1885)

Peindre d'abord une cage  
avec une porte ouverte  
peindre ensuite  
quelque chose de joli  
quelque chose de simple  
quelque chose de beau  
quelque chose d'utile  
pour l'oiseau  
placer ensuite la toile contre un arbre  
dans un jardin  
dans un bois  
ou dans la forêt  
se cacher derrière l'arbre  
sans rien dire  
sans bouger  
Quand l'oiseau arrive  
s'il arrive  
observer le plus profond silence  
attendre que l'oiseau entre dans la cage  
et quand il est entré  
fermer doucement la porte avec le pinceau  
puis  
effacer un à un tous les barreaux  
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau  
Faire ensuite le portrait de l'arbre  
en choisissant la plus belle de ses branches  
pour l'oiseau  
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
la poussière du soleil  
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été  
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter  
Si l'oiseau ne chante pas  
c'est mauvais signe  
signe que le tableau est mauvais  
mais s'il chante c'est bon signe  
signe que vous pouvez signer  
alors vous arrachez tout doucement  
une des plumes de l'oiseau  
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

Pour faire le portrait d'un oiseau – Jacques Prévert (1900-1977)

Il dit non avec la tête  
Mais il dit oui avec le cœur  
Il dit oui à ce qu'il aime  
Il dit non au professeur  
Il est debout  
On le questionne  
Et tous les problèmes sont posés  
Soudain le fou rire le prend  
Et il efface tout  
Les chiffres et les mots  
Les dates et les noms  
Les phrases et les pièges  
Et malgré les menaces du maître  
Sous les huées des enfants prodiges  
Avec les craies de toutes les couleurs  
Sur le tableau noir du malheur  
Il dessine le visage du bonheur.

Le cancre – Jacques Prévert (1900-1977)

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues  
Je t'aime pour tous les temps où je n'ai pas vécu  
Pour l'odeur du grand large et l'odeur du pain chaud  
Pour la neige qui fond pour les premières fleurs  
Pour les animaux purs que l'homme n'effraie pas  
Je t'aime pour aimer  
Je t'aime pour toutes les femmes que je n'aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu  
Sans toi je ne vois rien qu'une étendue déserte  
Entre autrefois et aujourd'hui  
Il y a eu toutes ces morts que j'ai franchies sur de la paille  
Je n'ai pas pu percer le mur de mon miroir  
Il m'a fallu apprendre mot par mot la vie  
Comme on oublie

Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne  
Pour la santé  
Je t'aime contre tout ce qui n'est qu'illusion  
Pour ce cœur immortel que je ne détiens pas  
Tu crois être le doute et tu n'es que raison  
Tu es le grand soleil qui me monte à la tête  
Quand je suis sûr de moi.

Je t'aime – Paul Eluard (1894-1952)

Vous aviez mon coeur,  
Moi, j'avais le vôtre :  
Un coeur pour un coeur ;  
Bonheur pour bonheur !  
Le vôtre est rendu,  
Je n'en ai plus d'autre,  
Le vôtre est rendu,  
Le mien est perdu !  
[...]  
Qu'en avez-vous fait,  
Mon maître suprême ?  
Qu'en avez-vous fait,  
De ce doux bienfait ?  
Comme un pauvre enfant  
Quitté par sa mère,  
Comme un pauvre enfant  
Que rien ne défend,  
Vous me laissez là,  
Dans ma vie amère ;  
Vous me laissez là,  
Et Dieu voit cela !  
Savez-vous qu'un jour  
L'homme est seul au monde ?  
Savez-vous qu'un jour  
Il revoit l'amour ?  
Vous appellerez,  
Sans qu'on vous réponde ;  
Vous appellerez,  
Et vous songerez !...  
Vous viendrez rêvant  
Sonner à ma porte;  
Ami comme avant,  
Vous viendrez rêvant.  
Et l'on vous dira :  
" Personne !... elle est morte. "  
On vous le dira ;  
Mais qui vous plaindra ?

Qu'en avez-vous fait ? - Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage,  
Maître renard par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Et bonjour Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois »  
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit et dit : « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »  
Le corbeau honteux et confus  
Jura mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le Corbeau et le Renard – Jean de la Fontaine (1621-1695)

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie  
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,  
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties  
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,  
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,  
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,  
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles  
Travesties par des gueux pour exciter des sots,  
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles  
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,  
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,  
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,  
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,  
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,  
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,  
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,  
Si tu peux être brave et jamais imprudent,  
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,  
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite  
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,  
Si tu peux conserver ton courage et ta tête  
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire  
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,  
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire  
Tu seras un homme, mon fils.

*Si... – Rudyard Kipling (1865 – 1936)*



Rêver un impossible rêve  
Porter le chagrin des départs  
Brûler d'une possible fièvre  
Partir où personne ne part

Aimer jusqu'à la déchirure  
Aimer, même trop, même mal,  
Tenter, sans force et sans armure,  
D'atteindre l'inaccessible étoile

Telle est ma quête,  
Suivre l'étoile  
Peu m'importent mes chances  
Peu m'importe le temps  
Ou ma désespérance  
Et puis lutter toujours  
Sans questions ni repos  
Se damner  
Pour l'or d'un mot d'amour  
Je ne sais si je serai ce héros  
Mais mon cœur serait tranquille  
Et les villes s'éclabousseraient de bleu  
Parce qu'un malheureux

Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé  
Brûle encore, même trop, même mal  
Pour atteindre à s'en écarteler  
Pour atteindre l'inaccessible étoile

La quête – Jacques Brel (1929 – 1978)

Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer  
Et la terre peut bien s'écrouler  
Peu m'importe si tu m'aimes  
Je me fous du monde entier  
Tant que l'amour inondera mes matins  
Tant que mon corps frémira sous tes mains  
Peu m'importent les problèmes  
Mon amour puisque tu m'aimes

J'irais jusqu'au bout du monde  
Je me ferais teindre en blonde  
Si tu me le demandais

J'irais décrocher la lune  
J'irais voler la fortune  
Si tu me le demandais

Je renierais ma patrie  
Je renierais mes amis  
Si tu me le demandais

On peut bien rire de moi  
Je ferais n'importe quoi  
Si tu me le demandais

Si un jour la vie t'arrache à moi  
Si tu meurs que tu sois loin de moi  
Peu m'importe si tu m'aimes  
Car moi je mourrais aussi  
Nous aurons pour nous l'éternité  
Dans le bleu de toute l'immensité  
Dans le ciel plus de problèmes  
Mon amour crois-tu qu'on s'aime

Dieu réunit ceux qui s'aiment

Hymne à l'amour – Edith Piaf (1915 – 1963)

## METEO

Le gris domine.

C'est une journée assez grise partout en France ou presque. De l'Aquitaine aux Alpes ainsi qu'au Nord, le ciel est très nuageux ou couvert avec quelques pluies en matinée dans le Nord-est.

En cours de journée, on attend des éclaircies au Nord de la Seine.

En revanche, près de la Méditerranée, le temps reste bien ensoleillé.

## FLASH D'ACTUALITE

### Festival d'Avignon : la programmation 2015 dévoilée

Olivier Py, le directeur du Festival d'Avignon a dévoilé jeudi dans la Cité des Papes la 69e édition (du 4-25 juillet) du Festival D'Avignon. Un "feu d'artifice" d'une quarantaine de spectacles dont 26 créations, dans un contexte budgétaire "très difficile"...

Le festival a "mangé ses réserves" pour absorber 240.000 euros de pertes dues aux 12 représentations annulées par la grève des intermittents du spectacle l'été dernier.

On savait déjà qu'il avait renoncé cette année aux deux jours supplémentaires qui lui permettaient de couvrir 4 week-end de juillet, on a appris hier qu'il n'ouvrira pas un de ses lieux emblématiques : la Carrière de Boulbon. Un spectacle a dû être sacrifié après la décision de la ville d'Avignon de réduire de 5% sa subvention (soit 49.000 euros).

Dans les grandes lignes on retiendra qu'Olivier Py réalisera cette année un rêve de 30 ans en ouvrant le bal dans la Cour d'honneur avec "Le Roi Lear" monté avec Philippe Girard.

Écrit par « La Marseillaise » – vendredi 27 mars 2015